

LE COURONNEMENT DE JUDITH, REPRÉSENTATION LITTÉRAIRE AU XVI^e SIÈCLE D'UNE HÉROÏNE DEUTÉROCANONIQUE

Le récit des exploits de Judith, l'honorable veuve de Manassés qui habite la ville de Béthulie, apparaît au sein de la *Vulgate* latine de saint Jérôme ainsi que dans la traduction grecque des Septante¹. Exclu du *corpus* biblique par la Réforme, ce livre deutérocanonique intéressa néanmoins la réflexion morale du seizième siècle tant catholique que protestante. Dans le prologue attaché à sa traduction latine, saint Jérôme souligne le caractère problématique de la constitution même du texte qui raconte l'histoire de Judith². Il précise encore que sa propre traduction ne vise qu'à « donner une petite lueur », un petit reflet, de l'original et qu'il traduit plutôt pour rendre le sens général de l'ensemble que pour présenter une version qui se recommande par sa fidélité dans le mot à mot du texte³. Or, cette perception de la difficulté inhérente à sa tâche, n'empêche pas le traducteur patristique d'assigner à l'histoire de Judith une portée morale très claire, qui détermine aussi selon lui la bonne manière de lire le récit. Jérôme invite ses lecteurs à voir dans la veuve Judith un « exemple de chasteté » et à se faire eux-mêmes la voix perpétuelle de son « éloge triomphale »⁴. Selon Jérôme en effet, l'exemple de Judith ne s'inscrit pas uniquement dans le registre des discours pédagogiques et édifiants ; il appartient aussi à l'éloquence épideictique, à la rhétorique de l'éloge. Les lecteurs, hommes et femmes, sont invités à apprendre de cet exemple insigne de vertu et de chasteté⁵. Munis d'un savoir édifiant puisé dans ce texte riche et pieux, ils sont dès lors invités à chanter eux aussi la louange de l'héroïne.

Une telle convergence des visées pédagogique et laudative semble donc avoir conduit Jérôme à privilégier une constitution du texte favorable à la transmission de la leçon morale. C'est ainsi que, par exemple, la version latine réduit considérablement la narration d'une liesse triomphale à la fin du chapitre pénultième (XV, 12 sq.), pour augmenter le récit de l'épisode semblable qui clôt le livre entier. Il s'en suit que les versions latine et grecque élaborent des structures narratives quelque peu divergentes. Cette différence fondamentale devient spécialement manifeste lorsqu'on considère le statut relatif que chaque version accorde à la liesse publique. Alors que les Septante décrivent une festivité survenue immédiatement après la déroute de l'armée assyrienne, la traduction latine semble avoir été disposée plutôt de manière à couronner une vie exemplaire en situant la plus grande festivité à la fin (XVI, 27 sq.). Ainsi, dans la version latine cette grande liesse s'accompagne de l'affirmation que la festivité demeura sacrée longtemps après la mort de Judith. Tout suggère ici que Jérôme infléchit le récit de manière à faire de l'héroïne juive une figure anagogique, véritable *exemplum* de l'existence vertueuse qui mène au salut.

Ainsi, la disposition variable du livre de Judith peut conduire à une divergence des lectures au niveau même des premières traductions du texte. Il n'est donc pas surprenant que les nombreuses récritures poétiques de ce récit qui apparaissent au XVI^e siècle fassent preuve d'une mutabilité analogue à celle des versions anciennes. Ce sont aussi ces déplacements au sein des principales récritures théâtrales, poétiques et paraphrastiques du récit de Judith qui constituent l'objet de la présente étude. Afin de bien encadrer le champ des divergences étudiées, l'analyse

¹ Sur l'histoire du livre de Judith dans ses diverses versions textuelles, voir l'ouvrage de A.-M. Dubarle, *Judith : formes et sens des diverses traditions*, Rome, Institut biblique pontifical, 2 vol., 1966.

² *Biblia sacra juxta vulgatam versionem*, Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 1994, « Incipit Prologus Judith », p. 691: « *Multorum codicum varietatem vitiosissimam amputavi; sola ea quae intellegentia integra in verbis chaldeis invenire potui, latinis expressi* ».

³ *Ibidem* : « *...huic unam lucubratiunculam dedi, magis sensum e sensu quam ex verbo verbum transferens* ».

⁴ *Ibidem* : « *Accipite Judith viduam, castitatis exemplum, et triumphali laude perpetuis eam praeconiis declarete* ».

⁵ *Ibidem* : « *Hanc enim non solum feminis, sed et viris imitabilem dedit, qui, castitatis eius remunerator, virtutem talem tribuit, ut invictum omnibus hominibus vinceret, insuperabilem superaret* ».

traitera spécifiquement de l'accommodation, par les diverses récritures latines et vulgaires, de la description de la liesse triomphale. Il convient de montrer qu'une certaine fidélité à la Vulgate constitue la tendance majeure de ces textes qui jalonnent l'histoire littéraire du XVI^e siècle en France. Néanmoins, cette fidélité à la tradition orthodoxe connaît aussi quelques perturbations, en particulier chez les tenants de la Réforme (Du Bartas) et les poètes catholiques écrivant au lendemain du Concile de Trente (Godran). La clôture du siècle témoigne d'un retour à l'autorité textuelle de la Vulgate (Coignard).

La narration deutérocanonique

Au chapitre XIII du livre de *Judith*, l'héroïne sort du camp des Assyriens et se dirige de nouveau vers la porte de la ville de Béthulie. Elle porte dans sa main un sac qui contient la tête d'Holophernès qu'elle vient d'assassiner. Judith provoque la stupeur de son peuple lorsqu'elle leur montre la tête du chef ennemi en déclarant la mort de celui qui inspirait de la terreur naguère jusqu'à Jérusalem. Le peuple se prosterne pour adorer Dieu. Ozias, fils de Micha, de la tribu de Siméon, s'adresse à Judith pour la bénir :

(23) *Porro Ozias princeps populi Isabel dixit ad eam : « Benedicta es tu, filia a Domino Deo excelso, prae omnibus mulieribus super terram, (24) benedictus Dominus qui creavit caelum et terram, qui te direxit in vulnere capitis principis inimicorum nostrorum (25) quia hodie nomen tuum ita magnificavit ut non recedat laus tua de ore hominum qui memores fuerint virtutis Domini in aeternum pro quibus non pepercisti animae tuae propter angustias et tribulationem generis tui sed subvenisti ruinae ante conspectum Dei nostri (26) et dixit omnis populus fiat fiat⁶.*

Cette première bénédiction de Judith précède la défaite de l'armée assyrienne, ordonnée par l'héroïne. A la suite de cet événement, une nouvelle liesse réunit les habitants de Béthulie qui partagent le butin de la guerre. Ici encore, Judith est à l'honneur. Averti par les nonces d'Ozias, le prêtre Joachim arrive à Béthulie pour adorer Dieu et chanter l'éloge de l'héroïne⁷. Le peuple accorde à Judith la tente d'Holopherne ainsi que son argenterie, ses vases et son mobilier⁸. Dans le texte de la Vulgate, le dernier verset du chapitre XV évoque une célébration publique : « ...et omnes populi gaudebant cum mulieribus et virginibus et juvenibus in organis et citharis⁹ ». Ce verset latin tient lieu d'un développement plus long, qui apparaît dans le texte grec des Septante et celui qui constitue le support de la traduction française dans la *Bibliothèque de la Pléiade*, recensé sur les grands onciaux, le *Vaticanus*, l'*Alexandrinus* et le *Sinaiticus*. Le texte grec décrit une cérémonie élaborée, caractérisée par la présence de « toutes les femmes d'Israël » accourues pour voir Judith et pour la bénir. Judith et ses compagnes portent des couronnes d'olivier, suivies par les hommes qui arborent eux aussi des couronnes¹⁰.

⁶ Vulgate, *Judith*, XIII, 23-26 : « Après cela, Ozias, prince du peuple d'Israël lui dit : tu es bénie, ma fille, par le Dieu très haut, avant toutes les autres femmes qui sont sur la terre. Béni aussi est le Seigneur qui créa le ciel et la terre, et qui t'a dirigé pour frapper la tête du chef de nos ennemis. Car aujourd'hui Dieu a glorifié ton nom en sorte que ta louange ne s'évanouira pas de la bouche des hommes, qui se souviendront de la force de Dieu à perpétuité. Pour ceux-ci, tu n'as épargné ton âme face aux souffrances et à la tribulation de ta race, mais tu as prévenu notre ruine en marchant devant la face de notre Seigneur ». Et tout le peuple s'exclama : « ainsi soit-il, ainsi soit-il » (je traduis en m'inspirant de la traduction d'E. Dhorme, *Pléiade*, voir n. 10).

⁷ Vulgate, *Judith*, XV, 9-12.

⁸ Vulgate, *Judith*, XV, 13-14.

⁹ Vulgate, *Judith*, XV, 15 : « Et tous les peuples se réjouissaient, y compris les femmes, les vierges et les jeunes gens, au son des organes et des cithares ».

¹⁰ Voir la version française d'A. Guillaumont dans l'édition de la *Bibliothèque de la Pléiade*, éd. générale E. Dhorme, Paris, Gallimard, 1959, *Judith*, XV, 12-14 : « Toutes les femmes d'Israël accoururent pour la voir ; elles la bénirent et certaines d'entre elles firent un chœur en son honneur ; elle prit des rameaux dans ses mains et elle en donna aux femmes qui étaient avec elle ; elle-même et celles qui étaient avec elle se firent des couronnes d'olivier ; puis elle s'avança au devant de tout le peuple, en dansant en tête de toutes les femmes. Tous les hommes d'Israël suivaient, revêtus de leurs armes et portant des couronnes, et de leur bouche ils chantaient des hymnes. Alors Judith entonna cette action de grâces parmi tout Israël, et le peuple entier fit retentir cette louange ».

La disposition du chapitre XV indique déjà le caractère proprement triomphal de cette célébration au milieu de laquelle l'héroïne Judith rayonne. D'abord, la déroute des Assyriens est suivie d'une visite solennelle de Joachim à Bethulie. Ensuite, les Béthuliens accordent à Judith le butin du général ennemi. Enfin, l'évocation d'une liesse publique clôture ce chapitre pénultième. Après l'éloge de Dieu chanté par Judith au début du chapitre XVI, le peuple se réjouit de nouveau dans la présence de la veuve héroïque. Arrivés à Jérusalem, le peuple de Bethulie adore Dieu, se purifie et présente des holocaustes et des offrandes volontaires. Judith participe elle aussi à ce rituel de purification et de remerciement, y apportant, pour sa part, le butin que le peuple lui offrait de la tente d'Holofernès :

(23) *Porro Judith universa vasa bellica Holofernīs quae dedit illi populus et conopeum quod ipsa sustulerat in anathema oblivionis (24) erat autem populus jucundus secundum faciem sanctorum et per tres menses gaudium huius victoriae celebratum est cum Judith*¹¹.

Revenue à Béthulie après la célébration dans Jérusalem, Judith devient grande devant son peuple, « célèbre dans toute la terre d'Israël »¹². Elle demeure attachée à la vertu de la chasteté toute sa vie, à tel point qu'après le décès de son mari plus aucun homme ne la connaîtra. C'est bien une des raisons pour lesquelles le texte de la Vulgate décrit la disparition de Judith comme une sorte d'apothéose. Déjà, en effet, le verset 27 déclare que les jours de fête elle se manifestait publiquement et se promenait « en grande gloire »¹³. Morte à l'âge de cent cinq ans, enterrée dans le caveau de son mari, Judith est pleurée par le peuple de Béthulie pendant sept jours¹⁴. A la suite de ce deuil, le peuple juif compta parmi les jours saints celui de la festivité triomphale de Judith :

(30) *In omni autem spatio vitae eius non fuit qui perturbaret Israhel et post mortem eius annis multis ; (31) dies autem victoriae huius festivitatem ab Hebraeis in numero dierum sanctorum accepit et colitur a Judaeis ex illo tempore usque in praesentem diem*¹⁵.

Ainsi, dans la Vulgate, le récit de la vie de Judith se conclut sur une référence à la mémoire de son triomphe désormais sacré. La version originale évoquait une festivité joyeuse, survenue immédiatement après la victoire contre les Assyriens. Or, le texte latin insiste davantage sur le caractère proprement anagogique de la leçon implicite dans le vécu exemplaire de l'héroïne.

Les récritures du XVI^e siècle

Si aucune mention n'est faite de Judith dans le *De claris mulieribus* de Boccace, c'est néanmoins dans un texte conçu à l'imitation de ce grand *opus* boccacien¹⁶ que l'on trouve un chapitre à son sujet. Antoine Dufour, dans le bref paragraphe qu'il lui consacre au sein de ses *vies des femmes célèbres*, la décrit comme « une des belles dames qui fut de son temps, l'an devant l'Incarnation cinq cens et vingt ». Dufour reproduit les renseignements qui apparaissent dans toutes les descriptions de Judith : « femme hébraïque », « fille de Mérari » et « épouse de Manassés », qui, jeune veuve, « ne laissa jamais maîtriser sa sensualité, en la chastiant discrètement et honnêtement ». Une phrase, vraisemblablement du cru de l'auteur, évoque le caractère « héroïque » de la jeune femme : « Elle avoit le cueur si tresgrant pour ayder au peuple ou à son

¹¹ Vulgate, *Judith*, XVI, 23-24 : « Ensuite, Judith [donna] tous les biens d'Holofernès que le peuple lui avait offert et elle rendit à Dieu en anathème d'oubli la moustiquaire qu'elle avait enlevée de la tente. Cependant le peuple se réjouissait devant le sanctuaire et durant trois mois la joie de cette victoire fut célébrée dans la présence de Judith ».

¹² Vulgate, *Judith*, XVI, 25 : « *Post dies autem illos unusquisque rediit in sua, et Judith magna facta est in Bethulia et praeclarior erat universae terrae Israhel* ».

¹³ Vulgate, *Judith*, XVI, 27 : « *Erat autem diebus festis procedens cum gloria magna* ».

¹⁴ Vulgate, *Judith*, XVI, 28.

¹⁵ Vulgate, *Judith*, XVI, 30-31.

¹⁶ Sur les modèles d'Antoine Dufour, voir les articles de G. Jeanneau, « Dufour et son modèle », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 1977, XXXIX, 1, pp. 89-90 et dans le même numéro, P.F. Sands, « Antoine Dufour, Jacques Philippes et 'Le racheter des hommes' », pp. 81-88.

honneur [que] rien ne luy estoit impossible ». En quelques lignes, Dufour raconte les principaux événements du livre de Judith à partir du chapitre viii : la menace de l'armée assyrienne, la prière et la préparation de Judith, Holoferne amoureux, Holoferne ivre, Holoferne décapité. Il convient de souligner, surtout, l'avant-dernière phrase de la notice d'Antoine Dufour, qui attribue à Judith un statut qu'elle ne possède dans aucune des versions bibliques. Le compilateur rappelle que la ruse de Judith permit au peuple de Béthulie de repousser l'armée assyrienne, après laquelle victoire Judith fut reçue triomphalement dans la ville : « Les citoyens, voyant ce preulx et hault fait, vindrent vers elle, en la révérent et honorant comme leur propre royne et maïstresse ». Cette évocation du triomphe de Judith correspond, selon toute vraisemblance, à la fin du chapitre XV dans le livre de Judith, qui décrit, d'abord, l'arrivée à Béthulie de Joachim, le grand prêtre de Jérusalem venu en visite à Béthulie pour féliciter l'héroïne ; ensuite, l'éloge de Judith chanté par le prêtre et le peuple ; enfin, les cadeaux et la festivité triomphale. Il est possible que Dufour ait choisi de modifier les épithètes qualifiant l'héroïne biblique, afin d'accommoder l'éloge à la figure de la dédicataire de son recueil, la reine de France Anne de Bretagne, qu'il nomme dans le prologue : « treshaulte, trespuissante et tresexcellente dame et princesse ma dame Anne de Bretagne, je frère Anthoine Dufour, docteur en théologie, de l'ordre des Frères Prescheurs, général inquisiteur de la foy, par le commandement d'icelle, pour matter oysiveté, ay bien voulu translater ce présent livre en maternel langage... ». Le théologien dominicain figurait en effet dans l'entourage proche du couple royal¹⁷. Son ajout d'une couronne à l'image de l'héroïne deutérocanonique, constitue peut-être une touche délicate d'inspiration encomiastique, qui rapproche de la dédicataire royale, veuve de Charles VIII épousée ensuite par Louis XII, le portrait de la vaillante veuve de Béthulie.

Il n'est sans doute pas déraisonnable de croire que la proximité de l'entourage royal ait pu colorer la rhétorique d'Antoine Dufour dans le résumé rapide qu'il donne du livre de *Judith*. Or, cette attribution d'un statut et d'un symbolisme royaux à Judith n'est pas unique à Antoine Dufour dans les textes qui représentent l'héroïne deutérocanonique pendant la première moitié du seizième siècle. Une référence encore plus détaillée au couronnement de Judith apparaît à la fin du « *Mystère de Judith et Holofernès* », épisode prélevé à l'immense cycle de presque 50 000 vers intitulé *Mistère du viel Testament* et conservé dans trois éditions imprimées datant de cette même période¹⁸. Dans la séquence de vers qui correspond toujours aux versets 9-15 du quinzième chapitre, trois répliques successives, d'Ozias, Eliachin et Achior chantant l'éloge de Judith, évoquent l'idée que l'héroïne mérite une couronne pour le service qu'elle a rendu à la « chose publique ». C'est bien dans ce contexte qu'Ozias, lorsqu'il intervient, emploie le mot même de la « couronne » :

Par le conduit d'un femenin ouvrage
Nous avons eu clarté victorieuse ;
Telle femme, de si noble courage,
Digne est d'avoir couronne glorieuse¹⁹.

¹⁷ G. Jeanneau : « Louis XII et Anne de Bretagne se l'étaient attaché, d'abord en qualité de prédicateur officiel de la cour, puis, en 1506, comme confesseur et directeur de conscience. Il s'acquittait de cette tâche avec une telle fidélité que le roi l'entourait d'affection et ne pouvait se passer de ses services, au point qu'il lui permettait à peine de s'éloigner de sa personne ».

¹⁸ Comme le titre l'indique, il s'agit d'une dramatisation de nombreux épisodes de l'Ancien Testament, commençant par la Création et se terminant par Octovien et les Sybilles. La première édition de ce texte, dont aucun manuscrit n'a survécu, fut imprimée par Pierre Le Dru pour Geoffroy de Marnef. Selon l'*incipit*, le mystère fut joué et imprimé à Paris vers 1500. Plusieurs exemplaires de cette édition ont été conservés, dont un à la BNF (cote : Réserve YF 11). Une deuxième édition, non datée, du même texte apparut aux presses de la Veuve Jehan Trepperel et Jehan Jehannot, imprimeurs actifs à Paris entre 1512 et 1519. La troisième édition, datée de 1542, fut publiée, toujours à Paris, par Jehan Real. Voir *Le mystère de Judith et Holofernès*, avec introduction et notes de G.A. Runnalls, Genève, Droz, 1995, p. 12.

¹⁹ *Ibidem*, p. 242, vv. 2407-2410.

Eliachin, pour sa part, signale la bienfaisance de Judith, salvatrice de la *res publica* :

Ou pourroit on trouver une tel femme,
Si morale, si ferme et catholique,
En qui reluist si precieuse gemme,
Foy reluisant en la chose publique²⁰ ?

Enfin Achior, le Gentil converti qui osait prêcher devant Holofernès la grandeur du Dieu d'Israël, déclare lui aussi que Judith mérite de porter une couronne :

Dyademe de proesse fulgente
Si est bien deu a si excellent chef²¹.

Dans ce texte, qui précède sans doute celui d'Antoine Dufour, la scène festive devient un enchaînement de poèmes de circonstance, dont chacun entonne l'éloge de Judith. Il ne s'agit pas seulement d'une amplification rhétorique, mais aussi, et surtout, d'une véritable performance solennelle et festive. Les sages de Béthulie s'inclinent devant Judith, lui accordant l'autorité qu'elle aurait méritée à la fois par son geste héroïque et par sa prudence.

Ces deux « couronnements » de l'héroïne de Béthulie ouvrent la série de représentations narratives et dramatiques qui se multiplieront en France au cours du seizième siècle. La tendance curieuse à la représentation de la veuve juive en personnage royal et couronné semble témoigner d'une première sensibilité au mouvement anagogique qui transparaît dans la réécriture latine de ce récit deutérocanonique au sein de la *Vulgate*. Cette image de Judith couronnée, dans les deux textes dont la parution sur l'imprimerie arrive avec l'aube du seizième siècle, reflète fort vraisemblablement aussi la dévotion véritable que les siècles précédents manifestèrent à l'égard d'un autre couronnement symbolique, partout présent dans l'iconographie du Moyen Age tardif, celui notamment de la Vierge Marie²². L'époque de l'Humanisme érasmien et de la Réforme apportera, on le sait, une nuance à la culture biblique latine au cœur de laquelle la *Vulgate* de saint Jérôme revêt une autorité dont le statut devient canonique²³. Traductions, controverses, paraphrases et imitations poétiques, commentaires philologiques, tous ces éléments qui bouleversent et renouvellent la lecture biblique, modifient aussi, dans maint cas, la constitution même du texte. Les ouvrages majeurs du règne de Henri III, période pendant laquelle les références à Judith prolifèrent, auront tendance à supprimer ce couronnement de l'héroïne.

C'est bien à la toute fin du siècle, en 1596, dans l'œuvre de la poétesse catholique Gabrielle de Coignard intitulé *Imitation de la victoire de Judith*, que la mention du couronnement apparaît de nouveau. On la retrouve, cette fois, au milieu d'un schème descriptif traditionnel et païen, qui fut accommodé au narratif biblique pour la première fois par le poète calviniste Guillaume de Saluste Du Bartas, dans le chant IV de son épopée, *La Judit*. Du Bartas propose une description de l'héroïne qui amplifie celle des versets 3 et 4 du chapitre X dans le livre biblique. Il décrit la préparation de Judith avant qu'elle sorte de la ville pour se diriger vers le camp ennemi. Dans le texte vétérotestamentaire, cette description survient après que Judith, ayant réprimandé les sages de Béthulie qui promirent aux émissaires d'Holofernès cinq jours de trêve, à la suite desquels ils leur rendraient la ville. Judith, qui voit dans cette promesse une tentation de Dieu, blasphématoire, demande aux sages la permission d'agir au nom de Béthulie et du peuple juif. Elle se retire pour chanter la prière qui constitue la matière du neuvième chapitre du livre biblique. Au chapitre dix, elle enlève ses habits de veuve, se lave et s'habille en se parant de

²⁰ *Ibidem*, p. 242, vv. 2417-2420.

²¹ *Ibidem*, p. 243, vv. 2427-2428.

²² Voir sur ce motif Ph. Verdier, *Le couronnement de la Vierge : les origines et le premier développement d'un thème iconographique*, Montréal, Institut d'Études Médiévales Albert-le-Grand, 1980.

²³ La quatrième session du concile de Trente redéfinit le canon, incluant Judith, et déclare la *traslatio communis* authentique.

manière séduisante. Du Bartas inscrit cette préparation dans la trame narrative de son épopée, à la place de la description traditionnelle de l'armure du guerrier qui s'habille avant la bataille.

Quant au lexique et aux motifs, la première source directe dont s'inspire Du Bartas est la célèbre « Elégie à Janet, peintre du roy », dans laquelle Pierre Ronsard dicte au peintre, François Clouet, un tableau de sa bien-aimée Cassandre. Au cours de cette description, le regard attentif du poète caresse l'image de la femme en descendant de la tête aux pieds, de manière conforme à la topique ancienne du portrait féminin²⁴. Comme Ronsard (et d'autres poètes qui déploient ce motif), Du Bartas se réfère explicitement au motif de la peinture lorsqu'il décrit Judith au moment où elle se présente devant Holofernès pour la première fois :

Et, bref, Judit estoit si parfaitement belle
Que, si le docte Zeuxe eut trouvé dame telle
En l'Itale Crotone au temps que son pinceau
Tira sur maint patron imparfaitement beau
Celle qui fit choquer l'Europe et l'Asie,
Pour un parfait exemple il l'eust seule choisie²⁵.

Un poète contemporain de Du Bartas, Thierry Petremand, va jusqu'à placer une couronne sur la tête de Judith au même moment de la narration :

Ce disant ont mené la damoiselle tendre
Aux tentes d'Oloferne, et luy on fait entendre
Leur précieux butin. Dont se resjouyssant,
Il la commande d'entrer. Elle d'un pas pesant
Marchant representoit une superbe Roine,
Qu'espouse l'on conduit, en pompe souveraine,
A quelque grand Cesar. Car un port elle avoit
Haut rassis et posé, et bien le maintenoit²⁶.

Chez Du Bartas, Judith ne porte pas de couronne. Elle arbore en revanche de riches ornements, qui suggèrent son statut élevé, sans évoquer d'association à la royauté. Ainsi, deux vers lui placent un ornement sur le front :

Sur son front de cristal une escarboucle luit
Qui fait par ses rayons luire l'obscur nuict.²⁷

Mais cet objet apparaît au milieu d'une énumération d'ornements qui semble destinée, non pas à évoquer quelque symbolique du pouvoir royal, mais bien à reproduire, en l'amplifiant, la mention dans la Bible des bijoux portés par Judith. Ainsi, Du Bartas exploite le lexique ronsardien afin d'accommoder à la langue poétique de son époque le portrait de l'héroïne biblique. Ce faisant, il demeure fidèle au texte originel et s'abstient d'attribuer à Judith quelque statut symbolique semblable à celui de la royauté.

Gabrielle de Coignard suit Du Bartas en situant au même moment de la narration – après la prière, avant le départ vers le camp d'Holofernès – un premier portrait de Judith inspiré de la tradition dont l'« Elégie à Janet » constitue un chaînon brillant et célèbre. La ressemblance des deux passages semble d'autant plus remarquable que Gabrielle de Coignard est assurément, de tous les auteurs qui traitent du livre de Judith au XVI^e siècle, celle qui suit le texte de la *Vulgate* de

²⁴ Voir sur le *topos* du portrait féminin l'ouvrage de F. Lecercle, *La chimère de Zeuxis : portrait poétique et portrait peint en France et en Italie à l'époque de la Renaissance*, Tübingen, G. Narr, 1987.

²⁵ G. Salluste Du Bartas, *La Judit*, éd. A. Baïche, Association des publications de la faculté des lettres et sciences humaines de Toulouse, Toulouse, 1970, livre IV, vv. 363-368.

²⁶ T. Petremand, *Paraphrase de l'Admirable Histoire de la Sainte heroyne Judith*, Lyon, Benoît Rigaud, 1578, p. 56.

²⁷ Du Bartas, *La Judit*, livre IV, vv. 49-50.

la manière la plus rigoureuse. Mais tout en s'inspirant de l'initiative de Du Bartas qui imite Ronsard, la poétesse cherche à renforcer l'accommodation du portrait somptueux, inspiré de l'« Elégie à Janet », au détail de la description biblique. Sa description de Judith n'abandonne pas la disposition qui est bien celle du bref tableau aux versets 3 et 4 du chapitre X dans le texte de la *Vulgate*. Ici, comme dans le livre deutérocanonique, Judith commence par enlever ses vêtements de deuil, puis elle se lave le corps et s'oingt d'huile parfumée :

Elle se releva dont elle estoit gisante,
Faisant venir Abra sa fidelle servante :
Luy commandant d'aller dedans ses cabinets,
Cercher ses vestemens et riches affiquets,
Qu'elle souloit porter avant que la mort fiere
Ravit à son espoux la plaisante lumiere.
De ses deux belles mains se despouilla subit
La hayre qu'elle avoit et tout le triste habit
De son funebre deuil, parement de vefvage,
Decouvrant la beauté de son rare visage ;
Elle lava son corps et l'oignit doucement...²⁸.

La référence à ces gestes, laver le corps et l'oindre d'huile parfumée, évoque des préparations dont le détail demeure étranger à la tradition poétique antique du portrait féminin. Mais c'est bien à cette tradition que la poétesse a recours lorsqu'elle décrit la beauté de Judith qui abandonne ses vêtements de veuve dans l'intention d'accomplir un acte pieux et héroïque. A l'ouverture de ce portrait détaillé, Gabrielle de Coignard évoque les cheveux, le front, la gorge de Judith :

Et ses cheveux dorez agencez proprement,
Mettant dessus son chef une belle couronne,
Qui son front glorieux richement environne ;
Accoustrant ses cheveux tords et regredillez,
Les uns sus son beau sein volloyent esparpillez,
Les autres annellez sur la gorge pourprée,
Serroyent tout à un rond la coiffe diaprée...²⁹ ».

Coignard attribue à Judith une couronne dont le symbolisme paraît quelque peu ambigu : d'une part, la tête couronnée et la « gorge pourprée » constituent sans doute une référence à la grandeur du statut social de Judith qui s'habille des vêtements qu'elle portait avant son deuil ; mais d'autre part, l'expression « front glorieux » laisse transparaître la perspective morale de la poétesse catholique qui semble entrevoir dans son héroïne une figure mariale³⁰.

La réécriture poétique de l'histoire de Judith par Gabrielle de Coignard témoigne d'une pratique de plus en plus répandue de l'imitation d'un modèle dont l'autorité se réaffirme de manière éclatante dans les milieux de la Contre Réforme. Au crépuscule du XVI^e siècle, la *Vulgate* latine connaît en effet une nouvelle période de floraison dans l'univers catholique, la *traduction commune* (*traslatio communis*) devient vraiment *Vulgate* avec l'édition sixto-clémentine de 1592. Il convient de remarquer toutefois qu'un texte aussi controversé et changeant quant à sa forme que l'est le livre de Judith, a laissé derrière lui une série d'imitations elles-mêmes souvent diverses. Aussi cette diversité reflète-t-elle par endroits le mouvement de variantes qui constitue presque la marque

²⁸ G. de Coignard, « Imitation de la victoire de Judich », vv. 821-831, dans : *Œuvres chrétiennes*, éd. C. Winn, Genève, Droz, 1995, pp. 417-418.

²⁹ G. de Coignard, « Imitation de Judich », vv. 832-838.

³⁰ Comme le remarquait déjà, à la même époque, la poétesse catholique Anne de Marquets dans un sonnet sur Judith. Voir les *Sonets spirituels*, éd. G. Ferguson, Genève, Droz, 1997, p. 292, CCCXLVIII, 1-8 : « Par la grâce de Dieu, qui les siens fortifie, / Judith coupa le chef d'Holoferne inhumain, / Que courageusement elle print en sa main, / L'apporta et soudain entrant en Bethulie. / Cecy prefiguroit que la Vierge Marie, / Avant qu'elle nasquist en ce terroir mondain, / Surmonteroit peché, qui tout le genre humain / Avoit lors assiegé, plein de rage et furie ».

identitaire du livre biblique. Un exemple, peu connu jusqu'à ce jour, suffira à le montrer. Il se trouve dans la paraphrase latine, en hexamètres dactyliques, du livre de Judith par l'abbé Charles Godran, prélat à Dijon. Godran, qui publia plusieurs paraphrases bibliques pendant le règne de Charles IX, semble restituer à la narration quelques traces de l'épisode festif que la traduction de Jérôme réduit à un seul verset qui clôt le chapitre XV. Dans sa description de la festivité qui suit la victoire des Béthuliens, la présence d'éléments lexicaux comme *tympana*, *citheris* et *organa* témoigne de l'influence certaine du texte latin. Or, la scène elle-même ressemble davantage, en plusieurs points, à celle qui apparaît dans la version grecque :

*Hic ubi thuricremis redolent altaria votis,
Sacrifici ritus, non verba precantia desunt,
Tympana cum citheris, impulsaque cymbala palmis,
Plectraque distinctis resonant concordia nervis,
Stannea et articulis pulsantibus organa, dulces
Placati reboant in signum numinis hymnos.
Hinc oleae (quam vos doctae meruistis Athenae)
Ultricis patriae velantur tempora fronde,
Quam Bethulii proceres, Solyman tum casta per urbem
Turba puellarum juvenesque senesque sequuntur
Caede triumphantem, spoliisque Holofernis ovantem,
Illa suis manibus coram (quae multa gerebat)
Thyrsea foemineae partitur sarta catervae,
Cui placidos summus sic incipit ore sacerdos.³¹*

Les « guirlandes de lierre » distribuées par Judith à la troupe féminine, évoquent de façon suggestive les « thyrses » (θύρσους) qui apparaissent au même endroit dans le texte des Septante³². De la même manière, la mention des branches d'olivier (*oleae*) reproduit le terme même de la version grecque (ἐλαίαν)³³. Ces échos latinisés du lexique des Septante surgissent entremêlés d'autres termes empruntés directement à la tradition poétique latine. Ainsi, l'image des autels qui répandent l'odeur des offrandes encensées évoque des tableaux semblables chez les poètes de l'Antiquité païenne³⁴. Le travail d'accommodation dans ce texte témoigne en effet de la présence d'influences multiples qui incluent celles, concurrentes, des Bibles latine et grecque. Godran, écrivant dans les années qui suivirent la clôture définitive du Concile de Trente, ne semble pas accorder encore de privilège exclusif à la seule Vulgate.

Alors que les textes du Moyen Âge finissant évoquent de façon allusive, avec très peu de récits élaborés, l'épisode deutérocanonique de Judith, la Renaissance française porte un nouveau regard attentif sur le récit de l'héroïsme de la veuve de Manassés. En effet, le XVI^e siècle livre une pluralité de récritures de ce récit ancien. Tributaire d'une tradition textuelle caractérisée par une certaine mobilité fluide dans la disposition du texte, ces diverses récritures témoignent de la liberté relative des auteurs face à l'autorité du récit originel. D'aucuns, fidèles à la version latine de

³¹ C. Godran, *Judith viduae historia. Heroicis versibus expressa. Augustissimae ac continentissimae Reginae viduae Catarinae Medices dicata*, Dijon, J. Des Planches, 1569, C iv, v^o-D i, r^o : «A cette occasion, lorsque les autels exhalent le parfum brûlant des vœux encensés, / Les rites de sacrifice, les mots d'oraisons ne sont guère absents ; / Des tambourins sont accompagnés de cithares, des cymbales frappées de paumes, / Des plectres harmonieux font résonner des cordes diverses, / Des mains battent des instruments d'étain, le tout faisant retentir les doux / Hymnes en l'honneur de la Divinité apaisée. / Ensuite, des branches d'olivier (dignes de vous, ô docte Athènes !) / De la patrie vengeresse voilent les tempes de leur couronne de feuillage, / Quand les premiers citoyens de Bethulie et la chaste troupe des jeunes filles, / Des jeunes gens et des vieillards suivent Judith à travers Jérusalem / Exultante du triomphe et qui manifeste sa joie devant les dépouilles d'Holofernès. / Elle, l'héroïne, distribue ouvertement, de ses propres mains (qui portaient beaucoup) / Des couronnes de lierre à la troupe féminine, / Alors que le grand prêtre lui adressa la parole ainsi, des mots d'amitié... ».

³² Judith XV, xii, *Septuaginta, id est Vetus Testamentum graece juxta LXX interpretes*, éd. A. Rahlfs, Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 1982, t. 1, p. 999.

³³ *Ibidem*.

³⁴ Voir notamment Virgile, *Enéide*, IV, 453 ; Lucrèce, II, 353 ; Ovide, *l'Art d'aimer*, III, 353 et *Héroïdes*, II, 18.

Saint Jérôme, héritent de la vision anagogique que le traducteur patristique semble bien vouloir imposer au récit de Judith. D'autres en revanche, comme le protestant Du Bartas et le catholique Godran, se montrent réceptifs à une diversité de textes fondamentaux qui inclut notamment la version grecque des Septante. La diversité inhérente à la constitution même du récit de Judith donne aux poètes une réelle liberté dans l'agencement de la matière. Dans les récritures de ce récit au XVI^e siècle en France, l'héroïsme de la veuve de Manassés réside pour les uns dans le caractère exemplaire d'une vie entière, distinguée par la chasteté et le courage. Pour les autres, cet héroïsme tient de la prouesse et de la prudence, couronnées par un haut fait martial qui constitue une preuve infaillible de la faveur divine. La couronne conférée sur Judith à divers endroits de son récit par les auteurs de la Renaissance révèle avec clarté la pertinence actuelle de cet exemple à l'époque des reines de France souveraines et diplomates.

BIBLIOGRAPHIE

Biblia sacra juxta vulgatam versionem, Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 1994.

DE COIGNARD, Gabrielle, *Œuvres chrétiennes*, éd. Colette Winn, Genève, Droz, 1995.

SALLUSTE DU BARTAS, Guillaume, *La Judit*, éd. A. Bäiche, Association des publications de la faculté des lettres et sciences humaines de Toulouse, Toulouse, 1970.

C. GODRAN, *Judith viduae historia. Heroicis versibus expressa. Augustissimae ac continentissimae Reginae viduae Catarinae Medices dicata*, Dijon, J. Des Planches, 1569.

RAHLFS, A., (éd.), *Septuaginta, id est Vetus Testamentum graece juxta LXX interpretes*, Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 1982.

DE MARQUETS, A., *Sonets spirituels*, éd. G. Ferguson, Genève, Droz, 1997.

MOLINET, J. (?), *Le mystère de Judith et Holofernés*, introduction et notes de G.A. Runnalls, Genève, Droz, 1995.

PETREMAND, T., *Paraphrase de l'Admirable Histoire de la Sainte heroyne Judith*, Lyon, Benoît Rigaud, 1578.